

## Le soir de la première

Paul Le Flem et al.

(*Comœdia*, 7 octobre 1933)

Qui donc prétendait que le théâtre était mort en France ? Rien que cette semaine, nous avons vu jouer plusieurs pièces de qualité, – quelle joie que ce retour à la qualité ! – et dans les genres les plus divers, depuis la tragédie jusqu'à la revue. Et après le succès des œuvres amères, émouvantes ou atroces de MM. Jacques Deval, Alfred Savoir et Paul Demasy, voici une comédie musicale de M. Sacha Guitry qui n'est que sourires, grâce et fantaisie. Ce n'est pas Sacha Guitry qui change sa manière. Pour lui, le théâtre reste un lieu d'enchantement, un divertissement, et avec *Ô mon bel inconnu*, M. Reynaldo Hahn et lui nous ont donné une œuvre légère, exquise, qui a remporté, hier, le plus joli succès. M. Sacha Guitry possède une qualité précieuse entre toutes, que j'appellerai l'optimisme poétique. Elle lui permet de fériciser les sujets les plus prosaïques, et d'embellir, pour notre plus grand amusement, les réalités les plus plates. Un auteur dramatique doit être, pour lui, un magicien.

Voyez un peu ce qu'il est parvenu à faire, comme en se jouant, du sujet de *Mon bel inconnu*. Qu'imaginerez-vous, sous ce titre romanesque ? Tout, sauf une boutique de chapelier. Et pourtant, Prosper Aubertin, honnête commerçant, vend des chapeaux, assisté de sa femme Antoinette, de sa fille Marie-Anne et de sa bonne Félicie. L'existence n'est pas bien drôle, parmi tous ces chapeaux. Aussi la famille Aubertin passe son temps à se disputer et à s'ennuyer. L'ennui est souvent le commencement du rêve, et le brave chapelier commence à rêver d'aventures. Que fait-il ? C'est bien simple : il fait paraître dans un journal une annonce : « Monsieur, célibataire, désire trouver âme sœur. » Il reçoit cent cinquante réponses. Il en

choisit une signée d'une comtesse, et il lui fixe un rendez-vous. Mais deux autres lui arrachent des cris de surprise et d'indignation : elles sont l'une de l'écriture de sa femme, l'autre de celle de sa fille. Puis il réfléchit et s'attendrit. Elles ne sont donc pas heureuses de leur sort, elles non plus, puisqu'elles cherchent autre chose. Alors, il leur répond, – en déguisant son écriture – et après un échange de lettres tendres et romanesques, il leur fixe aussi un rendez-vous, autant pour les confondre et leur jouer une bonne blague, que pour leur prouver, à peu de frais, leur part de rêve. Chacune d'elles, y compris Félicie, – car c'est elle la comtesse – fredonne et soupire *Ô mon bel inconnu* en allant au rendez-vous. Il n'est pas tout près, ce rendez-vous : dans une villa du Pays basque, qu'Aubertin a louée pour huit jours. Et ses trois femmes, redevenues charmantes par l'espoir que l'inconnu a mis en elles, vont s'y retrouver. M. Sacha Guitry-Aubertin tire avec une dextérité amusée tous les fils de l'intrigue innocemment galante. Le propriétaire de la villa, M. Victor-Abel Tarride, ramène Antoinette, déjà troublée et décidée à sauter le pas, dans la voie du devoir, et prend pour lui Félicie. Reste Marie-Anne, la délicieuse jeune fille. Bah ! ce n'est pas plus compliqué de tout arranger. On lui fera croire que c'est un charmant jeune homme, qui l'avait remarquée dans la boutique paternelle, qui lui a écrit à la poste les lettres qui l'ont fait rêver, et le jeune homme, conseillé par Sacha Guitry, à qui on ne résiste pas, fait même le voyage de Biarritz pour venir dans la villa demander la main de Marie-Anne à son père.

Étienne Rey



## LA MUSIQUE

Une exquise atmosphère musicale enveloppe la comédie de Sacha Guitry. Elle est d'un maître qui sait unir l'émotion à l'art le plus délicat. La musique jaillit ici avec verve et séduit par sa grâce, par son aisance à suivre la mobilité des scènes, par une fantaisie qui double celle des personnages.

Elle est, de plus, cette musique, d'une distinction sans morgue. Elle garde un atticisme qui se reconnaît à la finesse de la mélodie, à la vivacité piquante des accords, ou au pétilllement amusé des timbres. Dès le prélude, l'auditeur sent qu'il est conduit par un musicien sur qui la trivialité n'a pas prise. Reynaldo Hahn nous rappelle la vieille tradition du goût français dont nous avons été détournés par le dévergondage de ces dernières années.

L'émotion n'abdique pas plus dans la musique que dans la pièce. Elle est intense, à la fin du premier acte, quand Aubertin chante *Je suis celle que vous cherchez*, morceau presque poignant à force de sincérité. Une tendresse en demi-teinte pénètre le duo [sic : trio] *Ô mon bel inconnu*, ainsi que cet autre duo où mari et femme se découvrent une fraîcheur de cœur qu'ils croyaient avoir remplacée, sur le tard de leur vie, par le goût du romanesque amoureux.

Dans une note sentimentale et légère, voici un duo, puis un air ou, indulgente, la femme, déjà effleurée par les ans, mais prête encore à couvrir le risque d'être aimée, s'attendrit gentiment sur son infidélité naissante. Sur le même mode, le délicieux duo où nos deux jeunes gens marivaudent de charmante manière avant le mariage imminent, conclusion d'une aventure courue par deux cœurs qui se sont passionnément cherchés avant de se rencontrer. Mais, dans cette pièce de bonne humeur, il y a de gaie et remuante musique, éloignée de toute grasse bouffonnerie. Rappelez-vous, au début, les couplets de la soubrette au verbe et au sens délurés, le brillant et pétillant trio de la dispute de famille, la joviale paraphrase d'Aubertin, en difficulté avec son téléphone, le spirituel couplet du propriétaire de la villa, l'aguichant et malicieux duo entre l'incendiaire soubrette et cet amoureux qui, en dépit des ans, a toujours confiance en la chaleur de son sang. Je n'oublie pas le spirituel final, traité avec une verve irrésistible.

Les préludes d'orchestre, ravissants chefs-d'œuvre, attestent le goût symphonique du musicien. L'orchestre s'y montre vif, bondissant. Jamais lourd. Chaque timbre est utilisé dans le charme, avec un tact qui révèle le musicien et l'artiste au goût sûr. Vous voulez vous laisser envelopper

par la subtilité incisive de cette instrumentation et vous aimez ce paysage sonore si bien dessiné à la française. La limpidité de tons, reposante, s'accompagne de la transparence d'une écriture mordante, respectueuse des voix, ajoutant au style la vivacité et l'éclat.

Mérites que l'excellent orchestre du théâtre mit en valeur, sous la direction nette, expressive et vivante de M. Marcel Cariven. Au deuxième acte, Reynaldo Hahn conduisit, acclamé par un public conquis et séduit.

*Paul Le Flem*



## L'INTERPRÉTATION

Cette comédie musicale, où M. Reynaldo Hahn fait alterner ce que l'on peut appeler de la musique pure et la fantaisie chantée, exigeait l'interprétation d'une troupe rompue aux assouplissements vocaux, tandis que le texte de l'auteur réclamait surtout des comédiens.

Il fallut donc composer une troupe mixte et trouver les compromis heureux. M. Aquistapace, qui s'était révélé un excellent comédien en ses créations précédentes, mais avait dû garder toutes ses qualités de chanteur, se rencontra à point pour être l'interprète rêvé du bonhomme Aubertin. Il le joue avec une alerte humeur, beaucoup de finesse et de sensibilité. Cette sensibilité, il l'exprime surtout dans les passages chantés. Il s'est remarquablement adapté à la musique de la partition et à la façon dont il faut chanter la fin du premier acte dans les demi-teintes, se jouant des difficultés du thème qu'il module, dirai-je, mi-parlé, mi-chanté et, à la fois, des répliques portant tout le poids d'une fin d'acte. Nous le retrouvons surtout comédien au second acte, ne craignant pas d'accentuer la note vaudevillesque de certains côtés de l'ouvrage. Il est parfait de mesure, de paternelle émotion au troisième acte. Sa voix reste étendue, il ne la charge pas, sauf dans les endroits parodiques ; sa diction est nette, domine discrètement l'orchestre. Son double succès de chanteur et de comédien fut

très vif et des plus mérités. C'est évidemment plus au comédien qu'au chanteur que l'on s'adressa en requérant de M. Abel Tarride le soin d'interpréter au troisième acte le rôle du propriétaire de la villa. M. Tarride, qui chanta naguère du Claude Terrasse, a fait un courageux appel aux souvenirs lyriques que pouvaient avoir conservés ses cordes vocales, et est excellent dans ses duos légers. Sa souriante bonhomie et son autorité lui font par ailleurs dessiner un fort plaisant Monsieur Victor. M. Guy Ferrant a de l'élégance, un joli timbre et un sens du comique, joué et chanté, convenant à son rôle d'amoureux obstiné. M. P. Vyot est chaleureux et sympathique ; il a la diction surtout nécessaire aux parties chantées de son rôle. M. Numès fils est tout à fait drôle dans une silhouette d'employé résigné, aux réparties bourruées. De la voix de M. Koval, il n'y a rien à dire, vu qu'il interprète le rôle d'un muet. Ce n'est qu'à la fin de la pièce qu'il a deux ou trois couplets à chanter, dont il se tire comme bien l'on pense ; ils n'offrent du reste pas la moindre difficulté musicale. Son muet s'exprime par gestes et par grimaces. S'il n'est pas très comique, reconnaissons que ce n'est point de la faute de l'artiste.

La révélation de cette matinée fut la voix de M<sup>me</sup> Suzanne Dantès. De nombreuses créations de premier plan l'avaient affirmée comme une de nos plus agréables comédiennes. Elle vient de se prouver cantatrice, avec un joli timbre de soprano léger et une aisance à conduire sa voix qui lui ont valu de nombreux applaudissements. Elle chante délicieusement l'air [sic : trio] « Ô mon bel inconnu ! » et met en juste valeur les autres parties chantées de son rôle. M<sup>lle</sup> Simone Simon possède une voix d'un volume restreint, mais de qualité indéniable ; elle s'en sert avec beaucoup de grâce. Ce qu'elle fait est intelligent, tout en restant très jeune, très frais, très dans son personnage. Son jeu de comédienne est non moins aimable. M<sup>lle</sup> Arletty type avec son comique particulier et sa voix amusante le personnage de Félicie, bonne au tempérament accueillant et à la gouaille enjouée. Elle se met néanmoins aisément aux ensembles et détaille plaisamment les airs qu'elle a à chanter, seule ou de compagnie. Ces trois comédiennes chanteuses ne trahissent ainsi en rien le compositeur.

Les décors sont très nouveaux, d'un modernisme de structure séduisant, ménageant des entrées et des sorties par escaliers, du plus réjouissant effet. Le décor de la chapellerie dans un passage est d'une exactitude rigoureuse. Celui de la villa à Biarritz est lumineux dans la note claire et non moins exacte, cadre en rapport avec une action toute de fantaisie.

Armory

[Les chapeaux de l'opérette *Ô mon bel inconnu*, aux Bouffes-Parisiens, ont été fournis par la Maison Léon. Léon a également installé le magasin de chapellerie. ]



#### LES ÉLÉGANCES DE LA PIÈCE

Ce ne sont pas des peignoirs de théâtre que portent Suzanne Dantès et Simone Simon au premier acte de *Ô mon bel inconnu* mais des vêtements délicieux, élégants sans faste et qui contribuent à créer une atmosphère parfaite. Celui de M<sup>lle</sup> Dantès est en crêpe de Chine blanc à rayures écossaises, satinées et vertes. Le peignoir de Simone Simon est en shantung imprimé de pois multicolores. L'un et l'autre sont frais, gais, chics et signés Poirier.

Clorinde





Portrait de Sacha Guitry par Charles Gerschel.  
Musée Carnavalet, Paris.

Portrait of Sacha Guitry by Charles Gerschel.  
Musée Carnavalet, Paris.